



ARTS et SPECTACLES



arts plastiques

Une exposition belle et variée chez Art 8

TROIS-RIVIERES (AG)

C'est avec une fort belle exposition et surtout une exposition variée que la galerie Art 8, de la rue des Ursulines à Trois-Rivières, a repris ses activités interrompues depuis quelques mois déjà. Le nouveau directeur de la galerie, Real Deschamps, s'est en effet assuré la participation de cinq artistes de talent pour cette première exposition en 1982, Serge Brunoni, Gaétan Grondin, Lise Pellerin, François Desruisseaux et Pierre Doucet.

A l'exception de Lise Pellerin qui nous propose une dizaine d'aquarelles au couleurs nombreuses et bien maniées représentant des personnages, ce qui n'est pas le plus courant en aquarelle, les quatre autres artistes nous offrent des acryliques sur toile au couleurs bien nettes chez Grondin et Brunoni et plus douces chez

Doucet et Desruisseaux.

A l'exception de Doucet, dont c'est la première exposition et dont nous ne connaissons pas la production antérieure, les Brunoni, Grondin et Desruisseaux, notamment, y restent fidèles à une certaine manière de même qu'aux couleurs qu'ils affectionnent particulièrement, le brun chez Brunoni, le bleu chez Grondin par exemple.

Maître de la ligne à main levée, Desruisseaux y poursuit en traits harmonieux, dans des tons doux de jaune et de lilas notamment, une recherche intérieure particulière qui se reflète non seulement dans ses toiles mais aussi dans ses titres: "Intérieur spirituel" et "Abondance spirituelle".

Chez Grondin, le personnage féminin demeure toujours présent même si très souvent il n'est pas le sujet de la toile, ce qui est frap-

pant surtout dans "Les feux du soir s'allument" et "Parfum subtil" et moins évident tout de même dans "Les mardis d'autrefois" et "Quand sonne midi". Son usage des bleus et des rouges est particulièrement éclatant dans les deux premiers tableaux.

Quant à Brunoni, ses bruns et rouges (et parfois des gris comme dans sa "Nature morte aux cruches") dominent toujours éclairés parfois de merveilleuse façon comme dans "Découverte". Voici des toiles qui respirent souvent une certaine paix, une certaine quiétude la Leçon de piano ou la Retraite, par exemple.

Pierre Doucet, qui travaille presque à la manière naïve, présente pour sa part quelques natures mortes, une scène de drave sur le Saint-Maurice et surtout un tableau étonnant intitulé



De gauche à droite, François Desruisseaux, Pierre Doucet, Gaétan Grondin, Lise Pellerin et Serge Brunoni. Le groupe expose jusqu'au 20 à la galerie Art 8 de Trois-Rivières.

"Le visiteur" et qui semble sorti tout droit du film "Le troisième homme". Couleurs de base, mais moins vives chez Doucet. Rien de tourmenté non plus "le visiteur" restant le plus "mystérieuse" des cinq toiles qu'il expose.

Quant à Lise Pellerin, comme nous le disons plus haut, elle sort vraiment de la route de l'aquarelle avec

ses personnages intrigants et ses agencements de couleurs qui tranchent avec l'idée courante que l'aquarelliste est généralement voué au paysage.

L'exposition se termine le 20 et peut-être visitée en soirée les mardi et mercredi et en après-midi et en soirée les autres jours à l'exception des lundis où la galerie est fermée.

film entre l'arbre et l'écorce

par André GAUDREAU

"Bonne année Roger" qui remplaçait cette année le traditionnel "Bye Bye" à Radio-Canada aura sans doute prouvé deux choses: les auteurs comiques ne courent pas les rues et pas seulement chez nous et, par ailleurs, nos hommes politiques demeurent encore les meilleures têtes de turcs des comiques, parmi tout ce qui a un nom. Et malgré les demi-réussites que furent les deux ou trois derniers "Bye Bye", on n'avait jamais atteint un niveau aussi bas de platitude qu'avec ce "Bonne année Roger" dont tous les sketches, ou à peu près, finissaient en queue de poisson. Non, vraiment, si quelques comédiens n'avaient pas à l'occasion créé quelques bonnes compositions (Jeannette veut savoir, par exemple), c'eût été la désolation totale...encore qu'on l'a dangereusement frôlée.

Une idée géniale

Je ne sais si l'émission s'est construite un peu d'elle-même, avec le temps, ou si quelqu'un en a véritablement eu l'idée, dans la forme qu'elle a présentement, mais l'émission de Radio-Canada "Bouchées doubles", (du lundi au vendredi, de 13h à 15h30) avec Chantal Jolis et Jean-François Doré, est un véritable bijou. Il y a bien quelques bavures qui agacent comme cette manie de déformer le langage, surtout chez Doré. Cela pourrait être drôle, quelquefois dans l'émission, mais pas aussi systématiquement qu'on le fait présentement. Mais fondamentalement, c'est amusant comme tout que cette participation des auditeurs, souvent très intelligente, excepté chez ceux qui pensent qu'ils ont de l'esprit (il y en a quelques-uns). Chaque jour, on y exploite un thème sur lequel les animateurs se sont bien documentés (il y en a souvent de particulièrement farfelus) et les auditeurs font le reste. Et que dire du charme et du rire de Chantal Jolis? Décidément, il y avait longtemps qu'on ne s'était pas aussi amusé à écouter une émission de la radio de Radio-Canada, comme ils disent Bravo.

Non vraiment!

Stephane Venne, auteur et compositeur de chansons et aujourd'hui très mêlé à l'industrie du disque et de la radio, nous a surpris l'autre jour au "Lundis de Pierre Nadeau" de Radio-Québec. Venne, il nous semble, n'a jamais été un protectionniste culturel et n'a jamais défendu le disque québécois quand il n'était pas bon. C'est du moins le souvenir que nous en avons, à travers une entrevue qu'il avait accordée, il y a quelques années, à un quotidien de Montréal. Or, à l'émission de Nadeau de cette semaine, il a tenu des propos bien curieux, sur la culture. Il est même allé jusqu'à s'étonner de ce que l'Orchestre symphonique de Montréal ne "sonne" pas québécois. Tout cela aurait sans doute demandé un peu d'explications. On a eu l'impression que Venne n'avait pas tout dit ou peut-être qu'il s'était mal exprimé. Mais comme dans toutes ces émissions, il arrive un moment où il faut passer à autre chose, même si cela est souvent fort déplaisant. Ce fut le cas, ce soir-là.

Le roman de Tim

Le prochain titre de la tétralogie de Louis Caron "Les fils de la liberté" sera "La chaîne de roche" et il s'agira du roman de Tim, même s'il évoquera, par la biais, l'exil de Hyacinthe Bellerose, personnage central du "Canard de bois" sur lequel est basée la série "Les fils de la liberté" qui prendra l'affiche de Radio-Québec lundi, comme nous l'annonçons ailleurs dans ces pages. C'est ce que l'auteur nicolétain nous apprenait cette semaine lors du visionnement d'un épisode de la série télévisée dans les bureaux régionaux de Radio-Québec. Le petit Irlandais rouquin du "Canard de bois" aura alors la cinquantaine et sera marchand de bois...comme M. Smith.

Ce week-end

- **Peinture.** Exposition de Claude Tousignant "Esquisses des diptyques 1978-80". Au salon Pic du Centre culturel de Shawinigan. Jusqu'au 15 janvier.
- **Peinture.** Exposition de Gaétan Grondin, à la Maison des vins de la rue des Ursulines. Jusqu'au 12 janvier.
- **Peinture.** Exposition conjointe de Serge Brunoni, Pierre Doucet, François Desruisseaux, Gaétan Grondin et Lise Pellerin. A la galerie ART 8 de la rue des Ursulines. Jusqu'au 20 janvier. De 19 à 21h30 les mardi et mercredi et de 14 à 17h les jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Fermée le lundi.
- **Les poupées: un monde de rêves.** En collaboration avec le musée McCord de Montréal. A la galerie Six du Musée d'art de Joliette. Se termine demain.
- **"Le monde éphémère"**, de Miyuki Tanobé. A la salle contemporaine du Musée d'art de Joliette. Jusqu'au 19 janvier.
- **Peinture.** Exposition des plus récentes toiles de Serge Brunoni. Au centre culturel de Drummondville à compter de demain et jusqu'au 28 janvier.
- **Gravure.** Gravures suédoises. Au centre d'exposition annexe du Centre culturel de Shawinigan. Jusqu'au 31 janvier. De 14 à 16h et de 19 à 21h. Relâche le lundi.

A la télévision dès lundi

"Les fils de la liberté" de Louis Caron

TROIS-RIVIERES (AG)

C'est lundi à 21h30, sur les ondes de Radio-Québec, que commence pour six semaines la série télévisée "Les fils de la liberté" basée sur le roman du Nico-

létain Louis Caron, "Le canard de bois".

Coproduite par la chaîne française Antenne 2, Inter-Image de Montréal et Radio-Québec, la série qui a connu un très gros succès

l'été dernier, en France, raconte l'histoire de Hyacinthe Bellerose, un habitant du Port Saint-François qui sera amené à prendre une part active dans la rébellion de 1837, ce qui à la fin

lui vaudra l'exil.

L'évolution de l'intrigue nous entraîne notamment dans les Bois-Francs où Hyacinthe a tenté de participer à l'odyssée d'une colonisation pénible. Mais la plus grande part de l'action se situe dans la région de Port Saint-François, Nicolet et Beauceville, même si pour des raisons de reconstitution historique, les plus nombreuses séquences ont été tournées dans les environs de Rawdon.

"Les fils de la liberté" constitue une super-production regroupant quelque 300 comédiens et des centaines de figurants. Réalisée par Claude Boissol, elle est jouée principalement par Charles Biname, Sophie Faucher, Philippe Laudenbach, Claude Gai, Claude Leveillé, Charlotte Boissjoli, Dennis O'Connor, Jean-Pierre Masson et Gaston Lepage.

L'auteur

L'auteur, Louis Caron, est déjà un nom important dans la littérature québécoise.

Il a signé des oeuvres telles que "Le bonhomme sept heures" et "L'emmi-toutlé", publiées en France et au Québec, la deuxième ayant remporté le prix France-Canada et l'Irlande.

Louis Caron était présent, cette semaine, au visionnement d'un épisode de la série (le deuxième) dans les bureaux régionaux de Radio-Québec. Comment voit-il tout cela, après coup? "Le cinéma sur écran, dit-il, ne sera jamais le cinéma que tu as dans ta tête." Mais il s'agit, dans son esprit, d'une constatation qui n'est même pas une réserve vis-à-vis des résultats finals. "La série contient toute l'émotion que l'on voulait y mettre (Caron et le réalisateur), tout ce que l'on voulait raconter à l'écran," ajoute Louis Caron qui dit, par ailleurs, assumer entièrement ce qu'il y a dedans.

Et si l'histoire que raconte Caron est susceptible, en elle-même, d'intéresser au plus haut point, on n'a quand même rien négligé, à tous les points de vue. On a

mis un an à tourner cette super-production dans des décors naturels profitant ainsi des contrastes des saisons du climat canadien. Le souci du détail se retrouve par ailleurs dans les costumes et les accessoires, donnant ainsi encore plus d'authenticité aux gestes quotidiens. La beauté des images, enfin, ne laisse pas non plus indifférent, de même que le jeu très juste des comédiens, du moins ceux que nous avons pu voir dans le deuxième épisode, qui sont d'ailleurs les personnages centraux, pour la plupart.

Les séries télévisées québécoises sont encore si peu nombreuses qu'on ne pourra se dispenser de regarder celle-ci. Elle a l'immense mérite, contrairement aux "Plouffe" qui nous ont montré des choses que l'on faisait bien davantage que soupçonner, d'exploiter un sujet neut malgré son caractère historique. Mais il y a encore plus que cela. Il y a, derrière tout ça, un immense talent: celui de Louis Caron.



Le mère Bellerose (Charlotte Boissjoli) essaie de convaincre son fils Hyacinthe (Charles Biname) de ne pas se laisser abattre par le chagrin (2e épisode).

Lavilliers, fils de Gainsbourg et Ferré

par André GAUDREAU

C'est une chose qui n'est peut-être pas évidente pour bien des gens, mais Bernard Lavilliers apparaît de plus en plus comme une suite à Léo Ferré et à Serge Gainsbourg. Nous ne parlons volontairement pas de relève parce que les deux plus vieux sont toujours bien en vie et continuent de produire énormément.

Ferré et Gainsbourg étaient en fait des chanteurs rock avant le temps, disciples du Sartre de "La Nausée". Autrement dit, ce ne sont pas des gens gais tout comme Lavilliers. La vie est dure et la vie est un enfer, le monde tourne de travers et ça rend malade. C'est là une vision des choses qui se défend et qui est celle de tout jeune homme intelligent, à un certain moment. Mais il arrive qu'on en guérit.

Bernard Lavilliers n'est est toutefois pas encore là et il crache toujours le feu.

Assez curieusement, c'est sur des musiques "exotiques" et plus violentes que ce que la tradition française offrait, que les trois ont travaillé. Pour Ferré, ce fut la jazz et pour Gainsbourg des rythmes plutôt africains, au départ. Enfin, Lavilliers, bien de son temps, se sert du rock et de certains rythmes latins, notamment le reggae, musique qui n'a jamais été associée, surtout à cause de Bob Marley, au colonialisme culturel et à la libération des peuples.

Mais la force de Lavilliers se trouve d'abord dans l'actualité du langage poétique et dans une extraordinaire maîtrise de son moyen d'expression. D'accord, l'artiste se permet parfois des mots anglais, pas toujours très courants, mais son écriture fait aussi appel à toutes les ressources de la langue française et à tous les raccourcis éclatants d'une certaine langue du milieu du rock et de la drogue. Et cela coule

de source, furieusement. Bernard Lavilliers semble habité de toutes les peurs et les angoisses du temps qu'il restitue en des formules terriblement percutantes, en des mots qui semblent se bousculer mais qui retombent toujours sur leur pattes et surtout à leur place. On n'aurait pas idée de retoucher une chanson de Bernard Lavilliers, tant ses textes sont parfaitement

ne du disque. Evidemment, elle n'ont pas toutes la même valeur et ne s'adressent pas nécessairement au même public. Par exemple, à côté de "Les uns et les autres", il y avait la semaine dernière la trame sonore de "La Boum" dont nous parlions également et qui vise nettement un public adolescent.

Cette semaine, un mot de "Chanel", un film de Geor-

dominant agréablement, et aussi d'une très belle chanson, la seule, interprétée Peter Allen "One and Only".

Ensemble Claude-Gervaise

J'ai un faible, et je ne suis sans doute pas le seul, pour la musique de l'Ensemble Claude-Gervaise qu'anime, avec amour et talent, Gilles Plante.

Les classiques et même les chansons d'aujourd'hui, repris avec des instruments anciens, m'ont toujours paru prendre une couleur nouvelle. Interprétés de cette manière. Mais cela ne vient pas tant des vieux instruments (dont la sonorité n'est souvent pas très riche et les possibilités réduites par rapport aux instruments modernes) que de la qualité des musiques que l'on joue. Et c'est bien pour cela que nous avons des réserves, quant à ce nouveau microsilence de cet ensemble "Jouissance vous donnera".

Quand vous entendez l'Ensemble Claude-Gervaise interpréter des classiques qui ont traversé le temps à cause d'abord de leur valeur intrinsèque ou des chansons comme celles de Gilles Vigneault qui se sont imposées pour leurs propres qualités musicales, elles aussi, le petit air vieillot qu'ils prennent alors ne peut être que charmant.

Mais il n'est pas du tout certain que les danses ou chansons, ici enregistrées, fussent-elles de Joseph Des Prés, emportent aussi facilement l'adhésion. Du premier coup, en tout cas, ce disque ne nous a pas vraiment accroché.

"Nuit d'amour", Bernard Lavilliers. Un album Barclay, Nos 80303 et 80304.

"Bande du film Chanel Solitaire", Sur étiquette Able, No ABL-7100.

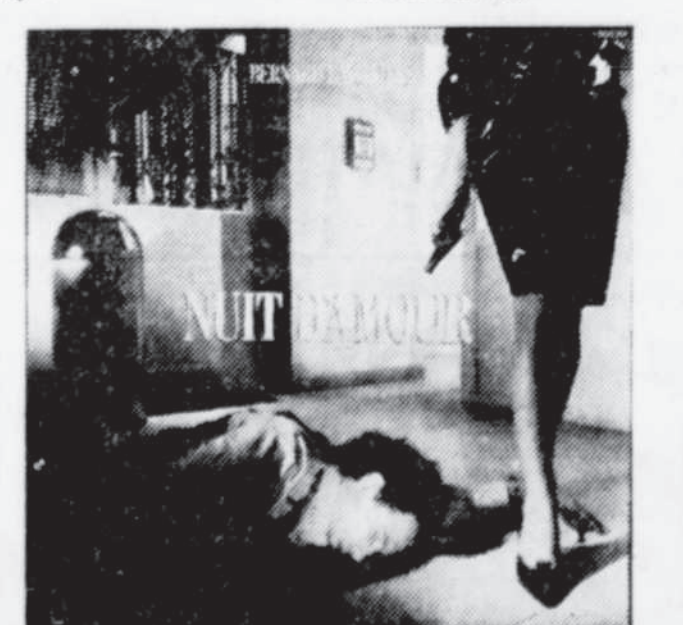
"Jouissance vous donnera", Un disque Pro-Culture, No PPC 6013.

la chanson

écrits. Et l'on pourrait faire la même remarque pour ses musiques, d'ailleurs.

Bernard Lavilliers n'est pas seulement le premier chanteur rock français, mais son écriture fait aussi appel à toutes les ressources de la langue française et à tous les raccourcis éclatants d'une certaine langue du milieu du rock et de la drogue. Et cela coule

ge Kaczender dont nous devons la musique à Jean Musy. Compositeur de chansons d'abord, et aussi chef d'orchestre-arrangeur, Jean Musy, par l'originalité de ses arrangements, est vite devenu un chef très couru avec qui nombre d'artistes ont aimé enregistrer. Mais il n'avait quand même pas cessé pour autant d'être compositeur. Et comme bien d'autres, le cinéma l'a sollicité. Pour "Chanel", Jean Musy a écrit une très belle musique sans agressivité aucune, mais qui n'est pas mièvre pour autant. Ni mièvre, ni non plus romantique au sens péjoratif où on l'entend souvent (quand certains parlent de la musique d'Alain Morissod par exemple). On note d'ailleurs sur la pochette, la participation de l'Orchestre symphonique de la Garde républicaine française, ce qui donne quelques indications sur le style de cette musique qui n'est quand même pas non plus symphonique. Parlons donc de bonne musique tout simplement où les cordes



CHANEL
SOLITAIRE
LA PARFUMÉE
N° 10
100 ml - 3.38 fl. oz.
50 ml - 1.69 fl. oz.

Les livres

Le témoignage de Simone de Beauvoir

Sur les dernières années de Sartre

par Gaëtan BRULOTTE

Dans son ultime chronique, fort attendue, intitulée **LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX**, Simone de Beauvoir retrace, à partir de son journal intime et de témoignages recueillis auprès des proches de Sartre, les dix dernières années du fameux philosophe (de 1970 à 1980). Dix ans au cours desquels pointent cruellement la maladie et la déchéance physique. En 1970, Sartre, à 65 ans, il vient de publier son volumineux ouvrage sur **FLAUBERT**, et il est déjà en proie à des états confusionnels. Il découvre, terrible prise de conscience tardive, qu'il a épuisé dans le travail son capital SANTÉ. Au fil des ans, on le voit progresser dans l'irréversible dégradation de la vieillesse: dégradation violente dans son cas, à la mesure de la vie intense qu'il a menée. Vie de surmenage, de plein emploi, de lutte contre la fatigue sans attention aucune pour le corps, vie où l'intelligence exigeait d'aller toujours plus loin. Afin de se garder éveillé intellectuellement, Sartre se gorgeait de stimulants (thé, café, cordrane, etc...). Il était également aux prises avec un réel problème d'alcoolisme

et avec sa tenace manie de fumer. "Il aimait vivre, écrit le Castor, et même ardemment, mais à condition de pouvoir travailler". Écrire, c'était le sens de sa vie. Aussi, lorsque Sartre tombe aveugle vers 1974, et qu'il ne peut plus ni lire ni écrire, le rideau n'est pas encore baissé pour lui. Avec son incroyable optimisme, il continue à élaborer des projets: le magnétophone remplace le stylo et il multiplie les entretiens. Sa vie publique se poursuit comme avant, il remplit avec autant de zèle ses tâches militantes. Il prépare aussi une série d'envergure pour la télévision, série qui, malgré son état avancé, n'a pu malheureusement être réalisée pour des raisons de censure. Imaginez le document exceptionnel que cela aurait donné: l'histoire de ce siècle à travers la vision de Sartre. Vers la fin de sa vie, il devient de plus en plus absent, ce qui le transforme en objet d'exploitation par son entourage. En 1980, son système vasculaire lâche définitivement: le récit que donne Simone de Beauvoir de cette mort est extrêmement émouvant et nous dit plus en fait sur elle-même que sur Sartre.

LA CÉRÉMONIE DES

ADIEUX est suivi de longs entretiens avec Sartre, dialogues qui datent de l'année fatidique, en 1974. Le penseur y évoque ses débuts, les influences subies; livre sa conception de la littérature, de la philosophie, de la politique; parle de son rapport aux arts, aux voya-

ges, aux femmes, à l'amitié, à la nourriture, aux honneurs (qu'il a si souvent refusés), à l'argent (d'une générosité excessive, il en a manqué toute sa vie), à la mort (qu'il envisage sereinement). Sartre parle de lui sans narcissisme aucun, avec une absence de com-

plaisance, avec une honnêteté et avec une franchise dont peu d'écrivains sont capables. Devenu un monument historique, bien en vue dans la vitrine culturelle universelle, objet mondial de thèses, de biographies, de publications innombrables, d'enseignement, il reste humble et détaché. Les chapitres les plus intéressants de ces entretiens traitent des grands thèmes sartrien: le corps, le temps, la liberté, mais d'un point de vue cette fois plus personnalisé. Le corps Sartre était, en gros, mal installé dans sa peau. Ceux qui ont vu le film d'Alain Resnais et Jean-Paul Sartre et Contat à son sujet se rappelleront ce que l'auteur des **MOTS** nous en dit. Le temps: Sartre a beaucoup de choses à dire sur son organisation du temps, sur sa vie programmée en fonction du livre à faire, sur sa jeunesse éternelle. Ce qui l'a toujours intéressé, le présent et l'avenir, revient constamment à la surface de ces dialogues. Et ce n'est pas l'un des moindres malaises, ici, de certaines questions où son interlocutrice cherche à faire s'enfoncer dans son passé un homme qui ne connaît guère la jouissance des souvenirs (au contraire de Simone de Beauvoir). Ce

primat du présent explique en partie pourquoi tant d'œuvres commencées sont restées inachevées. Sollicité sans cesse par d'autres projets que le vivace aujourd'hui lui offrait, il abandonnait les entreprises antérieures pour d'autres plus actuelles. Sartre avait une manière particulière de ne pas finir ce qu'il mettait en marche, comme si les œuvres ne devaient jamais se fermer sur un passé clos et restaient ouvertes pour toujours sur un avenir. La **LIBERTÉ**, c'est le grand mot autour duquel tourne toute la vie de Sartre. Elle l'a fait écrire, l'a incité à s'engager dans divers combats. Elle est au centre de sa pensée, de ses œuvres, comme elle fonde son option politique et son athéisme foncier. Qu'on aime Sartre ou pas, il reste certainement l'un des plus authentiques défenseurs de la liberté à une époque où elle a été très brimée, et l'un des plus grands créateurs de tous les temps. Ce livre s'ajoute à d'autres pour en témoigner.

SIMONE DE BEAUVOIR, LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX suivi de ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE, AOÛT-SEPT. 74, Gallimard, 560 p.



Jean-Paul Sartre peu après avoir refusé le prix Nobel de littérature en 1964.

Livres populaires

Box-office, roman par Boileau-Narcejac, Ed. De-noël, 229 p.

Vous êtes un acteur encore très jeune; vous avez été célèbre pendant quelques années; et puis, à la suite d'un échec, c'est brusquement l'oubli. "La traversée du désert", le désespoir qui use le caractère comme un vent de sable. Mais, un jour, on vous offre de jouer Werther. Le coup de chance!... Cependant, vous acceptez avec méfiance, car les différentes versions imaginées par des scénaristes d'avant-garde vous semblent de plus en plus farfelues. Et puis, enfin, écoeuré, vous envoyez promener tout le monde, producteur, adaptateur et metteur en scène, et dans un accès de rage, vous vous suicidez d'un coup de pistolet, comme Werther, après avoir écrit une lettre vengeresse où vous piétez le cinéma et ses hommes. Hélas, il y a des suicides qui ratent. Et alors...

SKI ALPIN en Amérique du Nord et dans le monde, en collaboration, Ed. Optimum, 160 p.

"Ski Alpin", guide détaillé du ski, s'adresse aux skieurs de tous niveaux. Très illustré, écrit de manière divertissante, il ne peut qu'encourager les jeunes à s'adonner à ce sport. À l'aide de ces explications précises, vous apprendrez rapidement à améliorer vos performances. (Contient un guide de stations de ski.)

LA CABOTEUSE de Renée Natali, Ed. Flammarion, 233p.

Comme toutes les vraies Parisiennes, Renée Natali est une provinciale. En 1950, elle monte à Paris. Fascinée par l'univers étrange de Pigalle, elle doit apprendre à se battre pour y faire sa place et devenir quelqu'un d'autre. Sous les projecteurs des cabarets, elle devient Lolo Pigalle, un pseudonyme qui lui permettra de caboter sur toutes les mers, à la recherche de ce grand amour qu'on trouve toujours, ailleurs... Après une enfance misérable, c'est la vie facile des artistes, l'argent que l'on dépense sans compter, les voyages, les admirateurs innombrables, et les pièges que les hommes savent tendre à une femme, quand elle est belle et bien décidée à se passer de leur protection. Le strip-tease va faire d'elle un symbole du sexe, et pourtant elle ne cesse de rêver à autre chose: un foyer, un mari, des enfants... Mais épouse-t-on un strip-teaseuse?

Ce récit savoureux est un document, parfois brutal, sur un certain monde du spectacle et, surtout, l'histoire émouvante d'une marginale à la vie cahotée, houleuse: une vie de lutttes permanentes, de joies, d'échecs, mais une vie heureuse malgré tout. Et courageuse.

Le deuxième monopoly des précieux

par Bernard Pozier

Pauline Harvey avait publié en 1978, chez Cui-Q, un petit recueil de poèmes très sonores intitulé *La dactyle* va taper, mais elle aime aussi raconter de longues histoires comme elle le fait souvent dans le journal *Hobo-Québec*, de longues histoires fraîches et folles comme **Le deuxième monopoly des précieux** qui vient de paraître aux éditions de la Pleine Lune.

S'il en était des livres comme des verbes, on pourrait les classer sous les rubriques "livre d'action" et "livre d'état", et l'ouvrage de Pauline Harvey appartiendrait à cette deuxième catégorie puisqu'il s'agit bien plus d'émotions et de réflexions que d'une véritable histoire, allant d'ici à là, comme la plupart des romans.

À travers différentes anecdotes, trois personnages principaux nous donnent véritablement leur vie: le Roi Grand-Mot-Fun, la Reine et le Fou Léopold vivent dans une contrée où tout est possible, magique et naturel, où c'est l'amitié qui trace les mots et les jeux. Chacun, à son tour et à la fois, et pour les autres une sorte de fou qui les éclaire et les divertit. Et ce trio rencontre une foule de personnages qui apparaissent et disparaissent au gré de fantaisies et des besoins, et cela est bien ainsi puisque seule la vie intérieure est finalement en cause.

Le peuple de ce pays-là, est formé d'originaux attachants qui discutent, écrivent, raisonnent et s'amuse de tout et de rien avec candeur, avec naïveté, avec sérieux, avec passion.

L'écriture, baroque et amusante, précise et minutieuse, révèle un don certain pour le conte ainsi qu'une grande intelligence de la phrase. Le rythme, toujours essentiel dans la parole de Pauline Harvey, se crée ici par une alternance de phrases très longues et très brèves, finement ciselées, bien construites et toujours prenantes.

On sent là un grand plaisir de l'écriture qui passe bief à la lecture, comme chez Yolande Villemaire par exemple, et cela nous change de tant de "modernes" qui parlent de façon abstraite et savante de ce plaisir qui ne passe pas souvent dans les textes. Pauline Harvey nous écrit un roman "dont la définition demeure d'amuser et de maintenir la curiosité du lecteur," dit-elle, et il faut ici lui donner raison.

Il y a aussi, là-dedans, du Deleuze et du Lyotard mais avec humour et tellement bien assimilés que ce n'est jamais théorique ni référentiel.

Le deuxième monopoly des précieux est un livre amusant, original et de très grande qualité, et si ceux qui aiment les histoires n'y trouvent pas véritablement une introduction, un déroulement et une conclusion, c'est "qu'un jeu ne finit jamais sinon ce ne serait pas un jeu magique".

LE DEUXIÈME MONOPOLY DES PRÉCIEUX par Pauline Harvey, éditions de la Pleine Lune, 224 pages.

Le poète Denis Saint-Yves

Des frissons jetés pour un peu de fraternité

par Gérard GAUDET

"Signature du monde et destin fixé", l'œuvre de Denis Saint-Yves, encore toute jeune, se présente comme un repère qui donne à lire les solitudes de l'homme actuel. Solitude face à la création parvenue de son arrière-conscience. Solitude face au lecteur de son intime aventure. Solitude face aux "compagnons chercheurs" de sa fiévreuse quête de vie. Il semble bien que les récitals de poésie, les colloques, les prises de parole publiques n'aient pas donné au créateur toute la présence chaude, vibrante, fraternelle à laquelle il s'attendait. Comme au temps de Saint-Denis Garneau, Alain Grandbois, Rina Lasnier et Anne Hébert, une poésie qui veut échapper à l'ordre figé du monde et du langage et qui bouleverse sans cesse les anciens points de repères, prend les risques de l'exclusion et de l'isolement.

Quand on sait qu'il y a environ une centaine de lecteurs de poésie, au Québec, persister demande du courage. Denis Saint-Yves en est un exemple.

Sa poésie toujours en marche vers sa neuve respiration donne à entendre les voix de Mallarmé, Rimbaud, Grandbois, Garneau, Supervielle, Artaud, Lapointe, Ferré, etc., justement parce qu'elle tente de créer des réseaux de solidarité en se vivant comme champ de résonances. Mais il ne faut pas croire que Denis Saint-Yves subit des influences paralysantes. Les voix fraternelles sont certes appelées d'une façon plus ou moins consciente, tout écrivain se fait facilement devancé ou accompagné. Il prend son plaisir lorsqu'il déplace les centres, les fait dériver. Dans **Parler ne s'entend pas**, la parole des autres traverse la page, la perce, la soulève, mais la passionne et l'enfante. Elle

s'explode et se fracasse dans ses corps à corps. **Parler ne s'entend pas** est un texte qui remue et déplace les sens, qui prend et refuse les centres, un texte qui force les dépassements et jette des ponts entre les êtres et leurs intimes significations.

Pendant tout l'hiver 1980, Denis Saint-Yves a fait parvenir à Gatien Lapointe, son éditeur, des poèmes qu'il accompagnait toujours de courtes réflexions pour "faire le pont, confiait-il, sentir qu'à Trois-Rivières j'ai un raccord merveilleux avec ce qui s'appelle la réalité de l'écrivain, que je ne suis pas au bout du monde mais près de la mer." **Parler ne s'entend pas** témoigne de cette complicité. Les poèmes apparaissent dans la page de droite alors que les lettres se livrent dans celle de gauche comme autant de moments d'une pensée, d'une émotion, d'une écriture.

Parler ne s'entend pas est un livre plein de gageures. Il se rêve comme le jeu d'un enfant qui s'amuserait à lancer des cailloux à la surface de l'eau pour VOIR les étranges remuements qu'ils y inscrivent ou à frapper les touches d'un piano pour VOIR les sons qu'elles font résonner dans l'espace. Le livre lance les dés jusqu'à nous pour que nous les prenions à notre tour. Il veut créer un impact et ainsi venir nous chercher dans nos tremblements.

Le sort d'un signe fraternel (d'un sens, d'un poème) se joue comme ça dans la main nerveuse du lecteur-auteur. Mais comment savoir lancer? Comment reconnaître ce qui se dit? Personne n'est expérimenté. Les règles n'ont jamais été apprises. Les bruits se répandent certes. Ils écoutent aux portes. Mais parfois ils s'égarent. Ils se fracassent contre des obsta-

cles imprévisibles. Tout est à recommencer. On rebrasse. Rien n'a vraiment été dit, nommé. Rien n'a vraiment commencé. Si "parler ne s'entend pas", c'est qu'il n'y a que des bruissements du corps, que des voix qui essaient de traverser l'espace, que des sons qui vibrent, pluriels, incandescents, dans le remuement de tous les possibles.

Ainsi toujours le corps "au bout des doigts" pour un fraternel frisson. "Une fièvre étrangement luxueuse s'expédie optimale". Ce geste d'une main sur la feuille, cet élan de l'œil vers son paysage, c'est le murmure des "lèvres occupées à plier un plaisir", "lèvres marginales du désir à des lieux du point de convergence", des lances sur la table à écrire par un JE qui veut "voir qu'il accompagne de déraisonnable". JE s'efface au profit du ON "Il laissera agir (le texte) sur lui, JE n'étant

plus sa densité mais sa réciprocité". Et là, devant lui, son corps "autrement placé", méconnaissable, étranger, sonde et creuse un imaginaire selon la ligne du sang, écoute et respire un intime gagné à l'incandescente pulsion, donnant à voir parce qu'il remue, contredit et questionne, porte dans le lieu de l'Autre, déplace vers l'espace de ses différences. "La pulsion se fait pour et contre moi". Elle "enrichit et accable". Elle pousse en avant. JE EST UN AUTRE toujours UN AUTRE.

"Cela fait un bruit de page interminable". "Suite de vertiges" dans le langage du sang. **Parler ne s'entend pas** se donne et se prend comme l'éphémère frisson inexpérimenté d'un enfant. Il nous transforme et nous invente. Denis Saint-Yves, **Parler ne s'entend pas**, Trois-Rivières, Les Écrits des Forges, 1981, coll. "Radar".

Lucien Bodard, prix Goncourt

Anne Marie...la femme aux mille visages

par Suzanne Benoît

La consulète Anne Marie en Chine. Anne Marie avec son fils Lucien. Anne Marie à la table des Masselot. Anne Marie à la conquête du tout-Paris. Anne Marie en compagnie de son époux Albert Bonnard. Anne Marie encore. Anne Marie pendant plus de quatre cents pages. Lucien Bodard, romancier et grand reporter à **Paris-Match**, célèbre dans son dernier roman la femme aux mille visages: la mère adulée, l'épouse égoïste, la parfaite courtisane, l'ambitieuse Rastignac, la charmeuse, la vertueuse, l'élégante, la vaniteuse... et quoi encore?

Ce livre s'inscrit dans la lignée des romans autobiographiques. Il s'ajoute à ceux désormais célèbres d'Yves Navarre, de Michel Butor, de Frédérique Hébrard, etc. Chacun à leur façon, ces écrivains se racontent, se penchent sur leurs rêves ou partent à la conquête de leur passé. Nous assistons présentement, du moins en France, à une sorte d'inflation du roman personnel et du récit mettant en vedette l'enfance: on se rappelle l'aventure des enfants-fuite de Laurence Cossé qui a gagné le prix Sainte-Beuve, sans oublier François-Olivier Rousseau qui s'est mérité le prix Médicis avec son **ENFANT D'EDOUARD** et, enfin, voilà qu'ANNE MA-

RIE a valu le prix Goncourt 1981 à Lucien Bodard. La relation entre Anne Marie et son fils Lucien domine tout le roman. La passion qu'éprouve ce jeune garçon de dix ans pour sa mère est longuement décrite, analysée et même psychanalyisée. Cette dimension psychologique constitue le point fort du récit. Bodard connaît bien son sujet et il l'exploite à fond. Vers 1925, Lucien quitte, en compagnie de sa mère, sa Chine natale pour découvrir la France, les beautés de Paris, les siècles d'histoire, la grandeur d'une civilisation. Officiellement, ce grand voyage est entrepris dans le but de parfaire l'éducation de l'enfant; mais, il s'avère être pour Anne Marie le moyen choisi pour quitter Albert, ce mari grossier et vulgaire, ce père qu'elle s'amuse à rendre ridicule aux yeux de son fils, ce consul de France de première classe à Tchong Tu (Chine).

Voilà donc le couple étrange, la mère et le fils, installé au Régina Palace, en pleine lune de miel. Les amours ne durent pas: l'enfant sera rapidement envoyé en pension, dans une des meilleures écoles françaises. Le pauvre Lucien, qui croyait avoir sa mère pour lui tout seul, se trouve brutalement abandonné. Anne Marie ne fera pas une seule visite à son fils durant tout son séjour scolaire. Celui-ci vivra tout à

tour l'abandon, le rejet, la trahison; la jalousie, le désespoir. Bref c'est l'amoureux fou qui passe à travers toutes les tranches de l'amour. De son côté, Anne Marie a bel et bien délaissé son enfant pour mener à Paris la vie mondaine dont elle rêve.

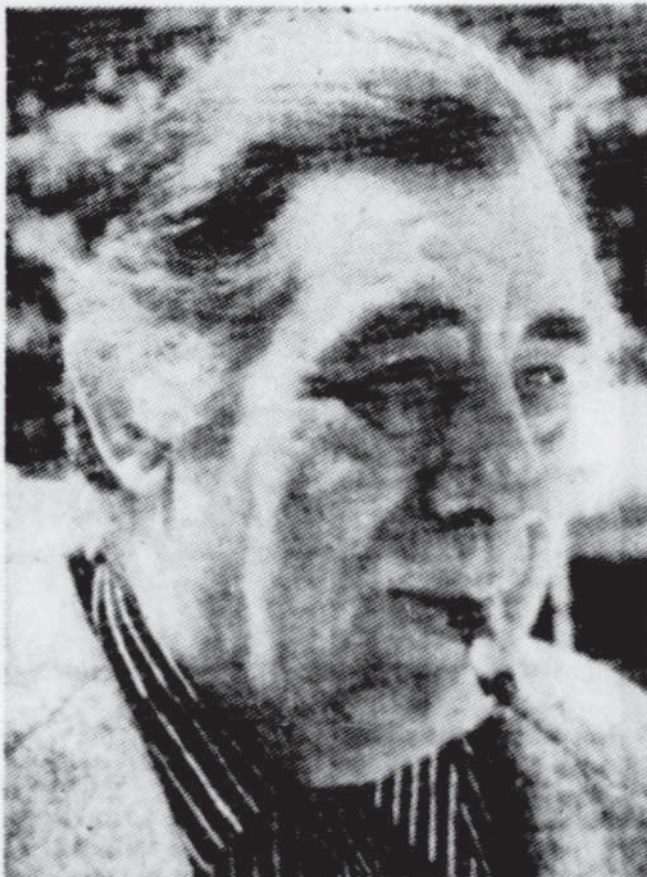
Elle s'initie à l'univers des salons, se compose un

personnage, se façonne une langue, des expressions, des gestes, un habillement, etc. Elle est l'élève docile des Masselot. Aux leçons de maintien et de bonnes convenances, succède l'initiation à l'esprit fin, au sens de l'opportunité, aux stratagèmes, à l'art de la phrase, aux faux sourires et à la diplomatie. Anne Marie

est brillante: vite, elle éblouit; en peu de temps, elle est devenue parisienne. Elle cultive ses entrées chez André et Edmée Masselot, ce couple atteint par la maladie de la Grandeur. Egoïste et indifférente, elle poursuivra sans relâche son ascension sociale.

Bodard nous invite à la table de ce beau monde: ce lui très proustien du flou-flou mondain, de la médiancée feutrée, du travail de salon, d'un "certain esprit". Au cours d'un repas qui occupe une centaine de pages dans le roman, il nous présente Rose, Diane, Hector, Edmée, André, Anne Marie et même le petit Lulu, tous d'illustres représentants de ce Paris mondain des années folles. Bodard n'impressionne personne par son pouvoir de concision! A croire qu'il s'agit d'un art oublié. Eh oui, le gros livre plaît! Mais le public en a-t-il toujours pour son argent? Dans ce cas-ci, certaines descriptions entraînent en longueur... (l'ennuyeuse partie de mah-jong, par exemple). C'est juste. Par contre, lorsque Lucien, le narrateur, nous parle de son grand amour, les pages sont trop courtes, le temps file, le lecteur est séduit. Anne Marie est en ce sens une réussite.

Les dernières pages du roman sont pour le moins bouleversantes. Nous entendons, pour la première fois,



Lucien Bodard, romancier et reporter, dernier prix Goncourt.

LUCIEN BODARD, ANNE MARIE, roman, GRASSET, 420 p.